

nifice. Je connais des paysans qui tiennent leurs ruches de leurs aïeux, et n'ont jamais lu les ouvrages de nos savants, tandis que ceux qui les lisent ne peuvent pas se soutenir la plupart du temps : il y a sans doute une raison pour laquelle l'un tombe et l'autre se soutient.

Cette raison est facile à trouver : l'un étudie des idées étranges et poétiques d'un auteur plus au moins instruit ; l'autre étudie la chose dans la nature, il ne prend que le superflu. Son calcul est simple et juste : il a hérité de son père 50 ruches ; il se gardera bien de chercher à doubler et à tripler son rucher par le nombre de ses essaims, il hâta qu'au tiers ou même au quart, tout dépend de l'année plus ou moins favorable. Au mois de septembre, il fait son choix pour sa réserve, il met 25 ruches dehors et prend les plus faibles pour sa maison ; leur miel sert à soutenir après l'hiver les mouches qui ont quelque besoin. Il en met 20 en vente dans le prix de 20 fr. pour le moins et souvent plus, parce que chez lui tout est bon ; il fait une somme de 400 f., il en a dépensé 100, et son argent se trouve encore à 30 du cent : c'est bien assez.

Dans neuf années il y en a deux mauvaises où il ne fait rien, seulement il ne perd pas parce qu'il est bon : il ne tire que les cires superflues et nuisibles, elles payent son temps. Il fortifie les mouches médiocres par la dépouille des plus faibles ; il unira même les deux peuplades et attendra avec assurance une année plus favorable qui ne tardera pas. Dans ces neuf années, il y en a cinq ordinairement et deux très-bonnes qui le redonnent un double de celles où il n'a rien fait.

Notre homme n'a pas d'autre marché pour se conserver que celle de la nature, dont la source de biens est intarissable, avec cette différence qu'elle ne donne pas toujours avec une égale profusion : toute sa science à lui se réduit à la bien suivre et à ne pas exiger d'elle plus qu'elle ne veut lui donner, aussi pour lui elle n'est jamais ingrate.

L'autre qui a beaucoup lu, avec ses grandes idées, veut commander à la nature. La nature, aussi savante que lui et aussi maîtresse de son action, lui résiste et méconnaît ses ordres. Comme cet antique père de famille, il possède 50 ruches bien garnies : au printemps, il voit des tourbillons d'abeilles sortir de son rucher et se désoler dans les airs, bientôt reparait et jaunir le tablier ; en peu de jours elles remplissent les ruches de leur doux nectar : les fleurs de mai et de juin leur offrent leur suc, des essaims s'échappent en abondance. Notre vieillard en compte à peine en juillet 20 à 30 ; ceux de notre naturaliste sont au nombre de 100, preuve évidente de l'ignorance du vieillard et de la nullité de son vieux système. Des mères et des enfants, l'un compte 150 et l'autre à peine 75 à 80.

Ce n'est pas tout, notre nouveau maître va traverser les plus fortes, il aura double récolte ; notre vieillard ne s'étonne pas, il attend son concurrent, d'abord en automne, ensuite au printemps. Ce n'est pas sans raison : en automne les essaims du devant ont à peine 10 livres de miel, les mères ne sont pas plus riches et souvent plus en année ordinaire, et les mères se sont conservées de manière à pouvoir attendre un printemps nouveau et recommencer à produire comme l'année précédente. Du tiers de celles de l'un on peut à peine de deux en faire une qui gagne les beaux jours ; un quart ne le peut pas sans miel et un sixième périra malgré le miel. Ainsi dans 100, il en périra 8 des 25 qu'il a réunis à d'autres ; de ses 150 il en reste donc 117. Comme notre vieux, il en défait ou il en vend 25 à 30 des meilleurs ; tout bien rangé et bien réglé pour l'hiver il lui en reste 75 à 80 et il a fait deux récoltes. A l'autre, au vieillard, il n'en reste que 50 sa réserve ordinaire. Le premier se croit bien au-dessus (il ne faut pas oublier que les riches de notre vieux donnaient 40 à 50 livres de miel et que celles de notre héros n'en donnent que 12, 15 et 20 et rarement plus). Voyez à quoi se réduit la science de cet homme qui veut commander à la nature : si vous le voulez, des 30 ruches dont il a fait la récolte, je lui accorde 600 livres de miel, c'est beaucoup ; après l'hiver, si le printemps est long et dur, dans les 80 qui lui restent, 40 auront besoin, les autres seront bien faibles : elles dépenseront chaque jour toutes ensemble un demi-quart de miel (c'est bien peu) ; mettez un mois et déjà vous aurez dépensé 150 livres : des 600 de profit, il vous en restera seulement 450.

Après cela, mettez en parallèle les mouches du vieillard, qui, bien fournies, ont pu se conserver intactes et vous verrez lequel des deux conducteurs a été le plus habile. La première année tout était bon de part et d'autre ; la seconde il en est tout autrement, l'un est resté bon, l'autre plus nombreux, mais trop faible : que notre savant apiculteur fasse encore une augmentation comme la première, au bout de trois ans, il sera ruiné. Et pourquoi ? Parce qu'il a voulu trop faire. On peut en dire autant dans tous les genres d'industries, dans tous les états, l'amour immodéré du gain ruine les hommes.

Voilà la première idée et le premier conseil que je crois utile de vous donner en commençant, conseil que jamais vous ne devez oublier si vous voulez vous adonner à l'apiculture avec profit. Pour moi, la culture des abeilles a toujours été un amusement et une distraction et j'ai pu l'étudier avec d'autant plus d'utilité que jamais je n'y ai mis le moindre intérêt ; aussi les sacrifices nécessaires quelquefois, me coûtaient peu. — Tout à vous, B\*\*\*.

### Les litières

Il est très important de ne rien perdre dans une exploitation agricole, et surtout de recueillir avec soin toutes les matières végétales ou autres propres à faire de l'engrais. Ce n'est cependant pas ce qui se pratique d'une façon régulière, et lorsque par hasard on met le pied dans une ferme, on trouve sur tous les points des débris perdus qui auraient été excellents pour être placés comme litière sous les animaux ; mais on préfère le plus souvent laisser les pauvres bêtes de l'étable dans la boue jusqu'aux genoux, au détriment de leur santé et de la propreté de la ferme. C'est là un système déplorable qui tend à diminuer chaque année les revenus du propriétaire.

Dans un grand nombre de localités, les pailles sont rares, il est donc d'une nécessité absolue de tirer partie de toutes les autres matières qui peuvent être employées comme litières, et elles sont nombreuses.

Nous placerons en première ligne les chaumes, qui sans aucun doute sont aussi bonnes que la paille ; les feuilles peuvent aussi entrer en ligne pour une large part. Il faut aussi ramasser avec soin les feuilles d'aulne, de peupliers, de frêne, de coudrier, d'arbres fruitiers, qui sont d'une qualité supérieure. Les feuilles de hêtre, de charme, de bouleau, sont considérées comme médiocres, mais il ne faut pas pour cela les laisser de côté. On assure que les feuilles de noyer et de chêne sont plutôt nuisibles qu'utiles au sol, lorsqu'on les emploie seules. Nous avons cependant fait un assez grand usage de ces feuilles, et nous ne nous sommes jamais aperçus qu'elles aient donné un mauvais résultat : il serait d'ailleurs facile de faire disparaître toute incertitude à ce sujet, il suffirait pour cela de les mélanger avec de la terre et d'autres matières végétales, de former un tas de terreau dans lequel on aurait mis quelques couches de chaux grasse ; on détruirait ainsi les matières acides ou taniques que contiennent les feuilles de certains arbres.

Les fougères, fort abondantes dans quelques localités, constituent aussi une litière utile, surtout pour faire des engrais destinés à des terres argileuses et humides. On dit vulgairement que les fougères brûlent le sol dans les terres arides et sablonneuses. Les fougères contiennent à la vérité une assez forte quantité de potasse. Or, nous savons tous que la cendre de bois produit les meilleurs effets sur les prairies et sur les terres humides ; les résultats sont moins bons dans les sols secs et siliceux ; il faut donc conclure que le fumier de fougères sera utile partout où les cendres produisent des effets satisfaisants.

Il faut encore recueillir avec soin les fanes de patates, qui fournissent une assez forte quantité de potasse, les feuilles de betteraves, les tiges de maïs, lorsque les animaux ne les mangent pas, les tiges de colza après le battage, les débris de choux et autres plantes maraîchères, les mauvaises herbes provenant des sarclages, toutes les plantes marécageuses qui croissent dans les fossés, les marais, etc., etc.

Le meilleur moyen d'employer utilement toutes ces matières consiste à former des tas de terreau dans lesquels on place au besoin quelques couches de fumier d'étable et même d'autres